

lui dois mon existence comme homme de profession, et comme homme public. Il est donc bien naturel que je me sois toujours intéressé à son sort; aujourd'hui encore je désire lui prouver qu'ici en haut lieu, on s'occupe de ses intérêts, qu'aujourd'hui comme par le passé, nous nous efforçons quoiqu'on en pense, d'améliorer sa position. Honorables MM, nous avons bien des raisons d'en agir ainsi.

" D'abord, il est admis que la classe agricole est la classe la plus importante de la société, c'est bien l'opinion de l'Hon. Premier qui l'a proclamé lors de la discussion de l'adresse, et c'est bien la mienne aussi : c'est bien d'elle que dépend la prospérité publique, de même que la dépression des affaires lorsqu'elle souffre. Il est donc de notre devoir, à chacun de nous, de faire dans la sphère de nos attributions, toutes les suggestions qui auront pour but et pour résultat de perfectionner notre agriculture; c'est la tâche que j'essaye à remplir dans ce moment. Tout en songeant qu'il y a énormément à faire pour arriver au but désiré, je suis heureux de dire et de constater que depuis quelques années, de grands changements se sont opérés, grâce aux efforts énergiques du département de l'agriculture. L'on doit certainement une très large part des succès obtenus à la fondation des cercles agricoles alimentés par d'habiles conférenciers.

" Lorsque nous aurons la réponse à l'adresse que j'ai l'honneur de présenter, j'ai toutes les raisons de croire qu'il sera facile de donner une bien plus grande extension à ce mouvement. Je crois qu'il est admis par tous que c'est l'engin le plus puissant que nous ayons pour assurer le progrès de l'agriculture.

" Evidemment l'action des journaux agricoles, des sociétés d'agriculture, du Conseil d'Agriculture a réussi à former ici une classe d'agronomes que je pourrais appeler l'aristocratie agricole, il n'y a certainement pas de mal à cela et au contraire: je crois que toute société bien organisée doit avoir à sa tête une aristocratie qui lui donne l'exemple, mais il y a aussi la classe agricole moins avancée qui est aussi bien digne d'intérêt, c'est la plus nombreuse: c'est la masse de notre population, elle est timide, arriérée, routinière.—Le dicton de la plupart d'entre eux, le voici: " Mon père, mon grand-père ont cultivé ainsi, et ils ont bien vécu, je ferai comme eux."

" Voilà ce que vous entendez répéter partout, c'est à l'état d'axiôme. Ce cultivateur timide et routinier ne voudra point prendre exemple sur les innovations, les changements, les réformes de un tel ou un tel, soit le curé, un homme de profession, ou même un cultivateur avancé; il vous dira invariablement: " Ah! si j'avais les moyens qu'ont ces gens-là, je ferais comme eux et peut-être mieux qu'eux; inutile de raisonner devant ces obstacles; il ne recevra point de journaux pour s'instruire, il ne prendra point part aux expositions, ni aux concours des terres les mieux tonues; il n'a point d'argent, il n'a point les moyens de lutter avec les gens riches, et de fait ne sont-ce pas toujours les mêmes personnages qui concourent et remportent les prix? La masse des cultivateurs se tient à l'écart et n'a pas même l'ambition et le courage de penser à faire comme les autres.

" Qui de nous n'a pas remarqué que les environs des villes, des fermes-modèles, sont le plus souvent plus mal cultivés que bien des centres éloignés? c'est

que sur ces fermes-modèles, et dans les environs des villes, il se commet parfois des extravagances et des erreurs, qui n'échappent pas au bon sens populaire. J'ai bien connu certain bourgeois près de Québec, qui harcelait, lecturait et reprochait aux cultivateurs de toutes les paroisses voisines leurs idées arriérées, leur défaut d'initiative pour imiter les grands modèles. Partout on répondait:

" Monsieur un tel sème des piastres pour amasser des sous", le malheur est qu'on avait raison. Le bourgeois avec un gros salaire, et de beaux revenus sur sa ferme est mort insolvable. Eh! bien, cet homme avec tout son zèle, son bon vouloir et son enthousiasme a fait plus de tort par les résultats obtenus à l'agriculture dans ces environs, que la mouche à patate. Je présume qu'il doit y avoir de semblables exemples en maint endroit.

" Eh! bien, Honorables MM., c'est à cette classe arriérée, abandonnée, déshéritée à laquelle je me dévoue, c'est à elle que je tends la main, elle a mes sympathies, parce qu'elle en a grand besoin. En parvenant à la faire sortir de sa routine, à la faire progresser, ce serait un immense succès, ce serait la fortune et la prospérité du pays, en triplant et quintuplant les revenus agricoles; on comprend de suite les conséquences.

" Maintenant la grande question est de trouver le moyen de la faire sortir de sa torpeur et de dissiper son entêtement et ses préjugés. A mon avis, rien de pratique n'a été fait dans ce sens—le moment est donc arrivé de proclamer mon spécifique.

" Le moyen d'arriver au cœur de cette classe arriérée, de toucher sa fibre sensible, c'est de lui donner pour modèle à suivre, à imiter, un des siens, un de ses égaux, et avec un peu de tact, on peut toujours parmi ceux là rencontrer quelques bonnes natures qu'on peut facilement persuader, engager à entrer dans les voies de changement et de progrès; et celui-là on l'imitera sans difficulté, du moment qu'il aura prouvé par des expériences concluantes l'excellence et les succès de sa méthode—les procédés agricoles améliorés d'un homme de sa classe, qui possède à peu près les mêmes ressources, les mêmes moyens, trouveront toujours de l'écho chez lui, et il les suivra.

" Maintenant, Honorables Messieurs, pour illustrer ma prétention, pour prouver la valeur de ma théorie, pour bien démontrer que l'exemple sera plutôt suivi, imité, lorsqu'il vient d'en bas, que lorsqu'il vient d'en haut, permettez-moi de vous citer des faits; rien de décisif et de concluant comme des faits.

" Il y environ 42 ans, je fixai ma résidence dans la belle paroisse de St-Augustin, comté de Portneuf. Cette paroisse jouissait alors d'une grande renommée pour son sol et ses chemins. Le sol était riche, mais les chemins étaient impassables. A l'automne et au printemps, pendant les grandes pluies, nous étions un mois au moins sans aucune communication. Le médecin, qui avait une nombreuse clientèle, était obligé de visiter ses malades à pieds et de parcourir aussi une et même deux lieues. Je songeai à améliorer cette pénible situation et je proposai au conseil de faire macadamiser les voies publiques. On trouvait de la pierre à bon marché, mais l'affaire échoua. Plus tard, le gouvernement établit le fonds d'emprunt municipal. Je pensai que cette fois le succès était